

A yakboy story

Krystof Lyevre

Éditions ThoT
Roman

Krystof Lyevre se familiarise très tôt avec les paysages et les caractères de son Haut-Doubs natal. Au gré de nombreuses pérégrinations, il découvre les massifs des Alpes, des Vosges, et se prend à rêver d'ailleurs. Les livres de Roger Frison-Roche, de Reinhold Messner, notamment, lui font découvrir l'univers de la haute montagne, mais aussi du grand désert saharien. Il rêve bientôt de voyages, d'expéditions au bout du monde, de méharées... C'est toutefois à la lecture furtive d'une citation découverte dans une petite librairie parisienne que l'esprit nomade se révèle plus fondamentalement à lui : « Il faut être nomade / Traverser les idées / Comme on traverse / Les pays ou les villes » (Francis Picabia) Ces quelques mots résonnent dans son esprit. Dès lors, de respirations en réflexions, de lectures en voyages, il en fait progressivement une expérience personnelle, un mode de vie, une éthique et, enfin, une source d'inspiration littéraire.

*La Terre n'appartient pas à l'homme,
c'est l'homme qui appartient à la Terre.
Ce n'est pas l'homme qui a tissé
la trame de la vie, il n'est qu'un fil et tout
ce qu'il fait à la trame, il le fait à lui-même.*

Chef Seattle des Duwamish,
discours de 1854

1.

Tinley, l'enfant bothia, vivait à Lokshep, un village du pays de Bod, dans le Haut Himalaya, royaume des glaces, de la neige, de la pierre et du froid. C'est aussi là qu'il était né, huit ans auparavant, dans une modeste maison de pierres et de terre empruntées à cette montagne, l'une des plus hautes, fille de Chomolungma, déesse mère du monde, maîtresse des Monts d'Himalaya.

L'automne était précoce cette année, et un froid vif sévissait depuis plusieurs jours. Très tôt ce matin-là, Chorgé Kalden, le père de Tinley, huma longuement l'air glacé et se frotta les mains en observant le ciel immaculé. Puis il s'adressa solennellement à son fils en ces termes :

— Tinley, il est temps pour toi de rejoindre la steppe et d'en ramener nos yaks. Tu partiras seul, car je dois rentrer du bois et de l'herbe sèche pour l'hiver qui s'annonce. Ce grand froid nous a pris de cours, il n'est que temps pour ta mère et moi de faire des réserves. Alors, fais vite ! Habille-toi chaudement, nourris-toi de plusieurs bols de thé au beurre, et va-t'en chercher nos bêtes.

Et ce qui fut dit fut fait.

Lobsang, sa mère, servit à son unique enfant quelques louches de ce thé gras opaque qui bouillait dans une grosse marmite en fer, et que celui-ci avala en silence, les mains plaquées sur le bol brûlant. Puis elle lui confectionna soigneusement un baluchon : un solide poncho de laine de yak tricoté par sa grand-mère Tikbe, une épaisse couverture, un bonnet jaune, ainsi que quelques menues réserves de nourriture : un peu de lait de chèvre, des galettes d'orge grillées et un sac de fruits secs. Enfin, elle attacha à une longue ficelle le petit couteau au manche de corne sculptée que lui avait fabriqué son père et arrima le tout à la ceinture de son pantalon. Ces quelques préparatifs achevés, elle prit son fils dans ses bras et lui recommanda sagesse et prudence. Tinley embrassa ses parents, et, assurément fier de la responsabilité qui lui était confiée, partit d'un pas alerte et décidé vers le Haut Himalaya, royaume de la glace, de la neige, de la pierre et du froid.

Chemin faisant, vers la mi-journée, il s'arrêta au pied d'un haut pin qui lui proposait une ombre bienfaisante en ce jour de grand soleil. Un torrent turbulent s'écoulait non loin de là et il avait soif. Il est vrai qu'il marchait depuis le début de la matinée et qu'à présent son gosier criait grâce. Tinley saisit son outre en peau de chèvre et s'approcha prudemment de la rive. Mais, à peine l'eut-il plongée dans l'eau glacée qui descendait des versants abrupts du Haut Himalaya, qu'une petite voix se fit entendre, comme sortie d'un conte d'enfant :

— Adieu flots limpides, adieu courants intrépides !

— Quoi ? Qui parle ? Je jurerais avoir entendu une voix...

— C'est moi ! Laisse-moi sortir, je t'en prie !

— Moi ? Sortir ? Mais qui ?

— Je suis le poisson d'or, du torrent bien fort.

— Le poisson d'or du torrent bien fort ? Mais où donc es-tu ? Je ne te vois pas...

— C'est que je suis prisonnier de ton outre.

— Prisonnier de mon outre ?

Tinley plonge aussitôt la main dans l'eau glacée qu'il venait de recueillir et en ressortit, tout frétilant dans sa paume, un minuscule poisson aux mille reflets dorés.

— C'est donc toi, le poisson d'or du torrent bien fort ?

— Oui, maître. Et si tu me libères, je... je te révélerai un secret !

— Maître ?... si je te libère ?...

— Tu m'as capturé. Mon avenir dans cette vie-là dépend désormais de toi.

— Mais je ne t'ai pas capturé, je n'ai même jamais voulu t'attraper ! Je voulais juste me procurer un peu d'eau, et tu es rentré dans mon outre par accident.

— Oh maître ! Ce secret est si...

— Écoute : je ne suis certainement pas devenu ton maître parce que tu te retrouves à présent dans cette outre ! Et quand bien même je t'aurais volontairement attrapé... Ma force et mon habileté ne sauraient à elles seules faire de moi un tel homme, façon de parler... D'ailleurs, tu vas sortir de là immédiatement.

— Oui, maître !

— Allez, poisson d'or sans cervelle, file ! Je te rends ta liberté. Sors, je te l'ordonne !

— Tu me rends au torrent ? Déjà ? Mais ne sommes-nous pas un peu comme dans un conte ? Tu dois respecter les règles.

— Un conte ? Que me racontes-tu là ? Cela suffit, drôle de poisson. Tes mots ne me parlent pas. On m'a enseigné qu'un maître devait posséder sagesse, savoir et sagacité. Or moi, je ne suis que Tinley, enfant bothia du Haut Himalaya. Même pas novice ! Je monte chercher mes yaks, car l'hiver approche. Et je n'ai aucun droit à te commander. Ainsi, je te le demande : retourne nager dans le torrent ! Allez, file !

— Bien. Si telle est ta volonté, alors j'obéirai... Mais je dois te dire...

— Arrête ! Tu te méprends ! Va, maintenant !

Et Tinley, vidant le contenu de son outre dans l'eau tumultueuse et glacée du torrent, rendit sa liberté au poisson doré. L'animal fit aussitôt mine d'aller se blottir sous une grosse pierre, puis revint timidement nager près de l'enfant du pays de Bod.

— Petit homme, il me semble bien que je t'attendais, sais-tu ?

— Ah ! Il sera au moins dit que je t'aurai écouté jusqu'au bout... Ne serais-tu pas plutôt le poisson fou du torrent bien fou ?

— Tu portes la lumière, enfant bothia. Tu portes la lumière, c'est là ta mission...

Et le poisson d'or disparut dans l'eau glacée. Tinley le regarda un instant sinuer dans le torrent limpide et tumultueux, ses écailles dorées scintillant joliment sous la surface de l'eau, et il pensa : « Ma mission ? Bien sûr que j'ai une mission... Un poisson qui parle, jamais on ne me croira ! »

Puis il attacha l'outre pleine autour de sa taille, empoigna son baluchon et reprit sa route.

Après forêts et clairières, éboulis et pierriers, il lui fallait désormais remonter le torrent tumultueux jusqu'à un pont suspendu, quelque part en amont, un passage incontournable vers la vaste steppe jaune et sèche où paissaient ses yaks. Il oublierait, pour un temps, le poisson d'or et ses mots chargés de mystère.

Il marchait donc, tout à son effort, car la pente était forte et le sentier accidenté sur ce versant du Haut Himalaya, lorsque soudain, dans le lointain, il lui sembla percevoir un sourd grondement qui n'avait rien de rassurant – un orage ? Le ciel était pur, le soleil resplendissant... Ou alors un éboulement ? Ou encore une avalanche ? Mais les neiges éternelles n'étaient même pas visibles de ce côté de la montagne... Le sinistre roulement redoubla bientôt et résonna à nouveau longuement. Cette fois-ci, cela ne dit vraiment rien qui vaille à Tinley. Il arriva à proximité d'un pont, qu'il avait à présent dans sa ligne de mire. Façon de parler, car il se trouvait précisément dans celle d'un drôle d'individu, hideusement habillé, et qui pointait le bout d'un étrange bâton dans sa direction. Le pont,

tout de cordages et de grossières lattes de bois, s'élevait à la verticale d'un torrent tumultueux qui auréolait sinistrement la pauvre structure d'un fin brouillard tissé de millions de gouttelettes glacées.

— Oh là ! Halte ! Qui es-tu ? Où vas-tu ?

Cette attitude, ce regard, trahissaient un obscur mélange de peur et de méfiance.

— Je suis Tinley, enfant bothia. J'arrive de Lokshep, mon village, dans le pays de Bod, et je monte vers le Haut Himalaya chercher mes yaks qui doivent rentrer passer l'hiver sous notre toit, mes parents, ma grand-mère et moi. Car l'automne est précoce et il fait déjà froid. Et toi, qui es-tu ?

— Que portes-tu là, sur ton épaule ?

— Ce n'est que mon baluchon... Ma mère me l'a confectionné ce matin même. Il contient un poncho et une épaisse couverture de laine, un bonnet jaune, ainsi qu'un peu de nourriture : du lait de chèvre, des galettes grillées et un petit sac de fruits secs... Mais toi, qui es-tu ? As-tu faim ? As-tu froid ?

— Ne te moque pas de moi, petit effronté ! Donne-moi ce baluchon ! Vite !

— Tu ne réponds guère aux questions... Et puis je ne sais pas ce qu'est un effronté... – Tinley saisit son baluchon et le déposa aux pieds de l'homme. Voilà, mais si tu me le prends, je ne pourrais pas remplir la mission que m'a confiée mon père... J'ai besoin de manger et d'avoir chaud, tout comme toi ! Qui es-tu ?

L'autre se saisit du pauvre bagage et l'éventra sans retenue, fouillant, déchirant, curieux et inquiet à la fois. Et puis finalement :

— Tu m'as dit vrai, petit homme. Je t'en sais gré. Je t'éclairerai donc un peu. Je suis un soldat. Pour toi, comme je ne peux avoir de nom, je ne serai qu'un soldat.

— Un soldat ?

— Tu sais, j'ai un fils, un fils qui doit avoir ton âge. Tu me fais penser à mon fils...

— Qu'est-ce que c'est qu'un soldat ?

— Je ne l'ai plus vu depuis... Ah, il me manque ! Je ne l'ai plus revu depuis... Je ne peux même plus me figurer son visage, faire résonner sa voix dans ma tête... Mais... oui ! Tout cela n'est rien, définitivement rien. Dis-moi, dans ton village... je veux dire, parle-moi de ton village. Tu y connais tout le monde ?

— Qu'est-ce qu'un soldat ? Réponds-moi, s'il te plaît...

— Tu es obstiné, petit homme. Je suis un soldat... disons, un homme de guerre.

— Un homme de guerre ?

— Un guerrier, oui ! Ne connais-tu donc rien de la vie ?

— De la vie ? Si.

— Je suis un combattant, un homme armé, qui avance et se bat, pour sa cause, ses chefs, avec ses jambes, ses bras, sa tête, et ses armes ! Comprends-tu un petit peu, au moins ?

— Non... Pardonne-moi. Je ne comprends pas... Pourquoi être armé ?

— Pourquoi ? Je... Tiens, regarde ça – l’homme empoigna son fusil et le tendit à Tinley. Tenir ça entre mes mains, c’est comme... Ce fusil me donne force et pouvoir...

— Ah ? C’est drôle, on ne dirait pas, tant cet objet semble laid. Quelle sorte de pouvoir te confère-t-il ?

— Le plus puissant : celui de décider... de la vie ou de la mort.

— Comme un dieu, alors ?

— Petit homme, tu me gênes. Tu confonds tout. Je ne sais quoi te répondre.

— Alors, ne dis rien. Laisse-moi franchir ce pont et...

— Tu ne comprends pas ! Je ne peux pas. Je n’ai pas le droit... J’ai reçu des ordres ! Des ordres ! Ah ! Le devoir m’appelle à présent ! Laissez-passer, petit homme. Ton laissez-passer !

— Mon laissez-passer ?

— Autorisation ! Permis ! Laissez-passer !

— Ne t’énerve pas, et ne crie pas si fort !

— Pas de laissez-passer ? Alors, arrière ! Demi-tour ! En avant, marche !

Tinley, impressionné par ce revirement soudain, rebroussa chemin, la mort dans l’âme. Qu’allait-il dire à son père ? Qu’advierait-il de ses yaks ? Il avait à peine parcouru une centaine de mètres lorsque l’obus s’écrasa, tout près. Trop près. Il n’y avait plus de soldat. Plus du tout. Juste un vaste trou, comme une large cuvette creusée dans le sol. Tinley réalisa instantanément cette violence-là. Pour la première

fois. Quelques pauvres larmes inondèrent son visage innocent et pur : ce bruit, cette fumée, cette odeur... Que s'était-il passé ? Il ne comprenait pas, mais il devinait l'odeur de la mort. Il était ému. Tristement ému. Une émotion qui ne lui était guère familière.

« Oh, poisson d'or, nage bien loin de ces eaux rouges de sang ! »

Mais cela ne changeait rien à sa mission. Les yaks paisaient toujours là-haut, sur la steppe. Il récupéra son pauvre baluchon fripé, abîmé, malmené.

C'est alors qu'il l'aperçut, abandonné sur le sol, intact : le fusil, brandi si haut tout à l'heure, gisait à présent à ses pieds, inerte, tel un serpent, immobile et en même temps prêt à mordre.

« Tiens, cet objet si laid, s'il a vraiment le pouvoir des dieux, pourrait peut-être me servir... »

C'est ainsi que, le baluchon sur l'épaule, le fusil sur l'autre, Tinley reprit sa route. Il franchit le pont bringuebalant – miraculeusement épargné par l'obus – et atteignit sans encombre la rive opposée. Là, sa route s'élevait à travers une série d'éboulis jusqu'à un col situé très haut en altitude. Il lui faudrait ensuite redescendre un peu sur l'autre versant, puis s'engager sur la vaste steppe, désertique et jaune. Les yaks ne se trouveraient alors plus bien loin.

Chemin faisant, Tinley pensait à ce soldat sans nom qui ne répondait guère à ses questions. Il aurait tant souhaité pouvoir encore lui demander : « Et toi, que faisais-tu devant ce pont ? Et sur qui comptais-tu braquer ce fusil ? »

Mais ces questions-là, il n'avait pas eu le temps de les lui poser, et c'était embêtant, dans sa logique à lui. Un oiseau noir surgit bientôt par-delà l'interminable crête rocheuse qui barrait l'horizon, tout là-haut, vers l'ouest, toisant sombrement Tinley. Une brèche d'une centaine de mètres de large constituait l'unique voie de passage. Et ce rempart minéral, il devait le franchir. Il l'avait déjà fait, certes, mais cette fois, il était seul. L'oiseau planait en formant des motifs un peu fantasmagoriques dans le ciel. Tinley emprunta une piste qui sinuait non loin de là, toute de cailloux et de poussière... Elle serpentait vers le col en une série de lacets qui se resserraient au fur et à mesure que le sommet approchait. L'enfant bothia commença de siffloter d'aise. C'était étrange, tout de même ! Car cette piste n'existait pas la dernière fois qu'il était monté dans la steppe avec son père. Mais elle facilitait sa marche, c'était indéniable, et Tinley en informerait Chorgé à son retour...

Non loin du col, alors qu'il cheminait en ce lieu désert depuis deux bonnes heures, écrasé par la chaleur de midi et désormais bien las, Tinley crut apercevoir une forme sombre, indistincte, émerger du halo lumineux qui lui faisait comme une auréole. Elle semblait planer dans sa direction. En un éclair de lucidité, il réalisa qu'elle fondait sur lui ! Il tomba

instinctivement à plat ventre sur le sol poussiéreux et cailouteux. L'oiseau noir frôla sa tête en poussant un lugubre croassement, puis se posa sur un gros rocher, au bord de la piste, à environ cinq mètres de là. Tinley se releva, haletant. Son cœur battait à tout rompre :

— Je suis Tinley, enfant bothia, fils unique de Chorgé et Lobsang. Je chemine vers le Haut Himalaya. Que me veux-tu, gorak qui viens de me faire si peur ?

— Ces questions, petit homme... — Tinley sursauta. C'était lui ! Le soldat sans nom ! — J'y répondrais ainsi : je ne faisais que remplir ma mission, moi aussi : surveiller un pont, empêcher mes ennemis de le traverser, au besoin de ce fusil, si nécessaire.

— Tes ennemis ?

— Oui ! Ceux qui n'hésiteront pas à me nuire ! Ceux qui se repaîtront de mes propres larmes !

— De telles créatures existent donc ?

— Comme tu es naïf ! Bien sûr qu'elles existent !

— Et elles sont humaines ?

— Exclusivement, à ma connaissance !

— Ah ! Mais si quelqu'un me faisait volontairement souffrir, c'est un peu comme s'il s'infligeait cette souffrance à lui-même, non ?

— Eh bien...

— Et cela n'est pas sensé !

— Mais ton ennemi est aveuglé. Il ne peut réaliser cela. Il ne peut voir et ressentir si loin... Parfois, il ira jusqu'à souhaiter et causer ta propre mort !